

Trahi par ses guides, il fut assassiné, criblé de coups de lance. Personne de ceux qui l'accompagnaient n'échappa au massacre. Telle était la nouvelle publiée par les journaux et que semblaient confirmer des lettres particulières reçues par Gaston.

Il se tut... Il la contempla... L'avait-il tuée?... Sous ce masque, où la mort semblait avoir fait son œuvre, la vie s'animerait-elle de nouveau?... Et, dans une image rapide, passe son rêve ambitieux de fortune et de luxe, à la réalité duquel il travaille à force de crimes...

Personne ne resterait que lui, de cette famille, pour recueillir les cent millions que possédait Renaud, — les cent millions que son génie et le bonheur de ses découvertes lui avaient gagnés en Amérique. — Alors que lui, Gaston, végétait, inutile et misérable... jouet de tous ses vices, envieux, cruel et sans scrupules... mais cachant la noirceur de son âme... dérobant, sous un regard doux et clair, de sanglants projets, dans une rage de vivre riche, de jouir à son tour, d'oublier la misère d'autrefois, lourde à ses appétits.

L'avait-il tuée, la jolie malade?... Et l'enfant disparu allait-il la posséder, enfin, la colossale fortune?... Il le crut, il en eut comme un éblouissement, dans sa joie farouche.

Mais, tout à coup, Blanche se remue; elle se dresse, elle étend les mains en avant, comme pour saisir un fantôme invisible! Et d'une voix sourde, qui semble venir d'au-delà de la tombe...

— Et moi, je dis que cela n'est pas!... Je dis que Renaud n'est pas mort... je viens de le voir... il est vivant... blessé... on le traîne comme un esclave de tribu en tribu... le pauvre martyr... mais il vit... moi, je le jure, il vit!... Il reviendra...

Gaston haussa les épaules.

— Elle est folle!... — Non, je ne suis pas folle! Je te vois... Oh! mon bien-aimé... tout couvert de blessures... et sanglant... tombant à chaque pas sous les coups qui pleuvent sur toi... mon Renaud... mon Renaud... Aie le courage de vivre... je saurai bien te retrouver, malgré eux, malgré le monde entier...

Il s'approcha du berceau, sa main se tendit sur le bébé endormi, sa main de meurtrier, prête à un nouveau crime. Cela était si facile, cela était si tentant... L'oreiller appuyé pendant quelques secondes sur cette frêle respiration et l'âme s'en allait, l'ange rejoignant le pays des anges...

Mais la mère s'agitait dans son lit, rêvant toujours. Il n'osa.

Elle se réveilla, se souleva, le vit près du lit:

— Gaston, me voici toute seule au monde... je n'ai plus que vous pour me défendre, pour défendre mon fils... je me sens faible, malade à mourir... Gaston, je vous le confie... protégez-le... aimez-le...

Elle retomba dans un anéantissement voisin de la mort.

Et lui, le misérable, il se sentit tout à coup pris d'effroi et il recula, devant elle; il sortit, sans un mot, blême.

L'enfant était sauvé, ce jour-là... colombe manquée par ce vautour.

III

Deux ans s'écoulent.

Deux ans pendant lesquels Blanche est restée malade, tout le temps près de mourir, alors que sa fin était guettée par Gaston laissant à la nature le soin de consommer ce qu'il rêvait de faire.

Puis, la jeunesse avait été plus puissante que le mal.

Et la voici debout, plus belle que jamais avec ses yeux bleus d'une douceur infinie, ses cheveux blonds qui l'encadrent d'une auréole, son port de reine, mais si triste en ses vêtements de deuil.

Son fils a grandi sous ses yeux: Georges a aujourd'hui deux ans; il court maintenant au milieu des massifs et des fleurs du Palais des Roses.

Et ce soir-là, à la tombée du jour, il semble plus gai que jamais, car pour la première fois il voit sa mère, enfin guérie, sortir de son lit et venir respirer sur la terrasse l'air parfumé de cette nuit... Au loin, des musiques assourdies par l'espace... sur le lac passent au milieu du bleu des eaux claires, des barques chargées de couples amoureux qui chantent et dont les baisers interrompent les chansons... nuit bénie...

Et pourtant, Blanche n'est pas heureuse. Que de fois lui est revenu son rêve... le rêve pendant lequel elle a vu Renaud tout sanglant.

Gaston est auprès d'elle. Il la regarde à la dérobée.

Ainsi, la voici vivante! Et triomphante de tout ce qu'elle a souffert!...

Jusqu'au dernier moment, il a espéré! A présent, il n'espère plus!

Montaignon a quitté le palais depuis quelques jours. Où est-il allé? on ne le sait. Gaston, seul, pourrait le dire...

Le palais n'avait plus son air abandonné d'autrefois. Les domestiques sont revenus. La vie renaît dans l'opulente demeure, en même temps que renaissait à la vie la jolie et douce veuve. Le ciel est bleu. Déjà des étoiles brillent. Pas une feuille ne remue aux arbres. Il y a du bonheur partout...

Dans les charmilles, Georget joue avec la nourrice, Françoise... Il rit, se cache, essaye de gazouiller quelques mots, court, tombe, se relève péniblement, s'aide des deux mains, puis se remet à courir avec toute la lourdeur amusante des bêtes de cet âge.

La nourrice fait semblant de le perdre, lorsqu'il disparaît derrière un arbre ou derrière une touffe de fleurs ou dans une charmille...

— Où est-il donc, Georget? où est-il, le mauvais démon?

L'enfant se met à rire et va chercher une autre cachette.

Et, de la terrasse, assise dans son fauteuil, Blanche, émue, assiste à ces débats enfantins, écoute le babil qui engourdit délicieusement son cœur.

Près d'elle, debout, pâle, les lèvres serrées, Gaston de Pervençère semble regarder du côté de l'enfant et de la nourrice, dans l'attente d'un événement qui n'arrive pas.

Le jour baisse de plus en plus. La nuit est prochaine. Les premiers frissons de la brise nocturne passent dans la cime des arbres.

Blanche dit à la nourrice:

— Françoise, il va falloir rentrer...

— Oui, madame, tout de suite...

Georget vient de s'échapper de ses bras, en riant. Il est allé contre le mur de clôture se cacher dans une charmille. Et la nourrice, jouant la surprise, lui tourne le dos et fait semblant de chercher là où il n'est pas, jusqu'à ce que les rires de Georget, triomphant, l'avertissent.

Mais, tout à coup, la nourrice s'arrête, cesse de jouer.

Elle n'entend plus Georget...

— Mais où est-il donc, ce petit diable?...

Mais le petit diable ne répond pas...

De la terrasse, Blanche s'écrie:

— Françoise, rentrez, ma fille, rentrez...

— Oui, madame, oui...

— Venez, Georget... venez! dit la nourrice.

Elle va chercher le petit dans la charmille touffue. Et elle a un geste, non de terreur, mais de surprise.

L'enfant n'est pas là... Elle appelle:

— Georget! Georget!

Rien ne répond. Elle va, de charmille en charmille, d'arbre en arbre, de massif en massif... Point de Georget... Et Blanche appelle...

Elle revient sur ses pas. Elle refait le même chemin... L'enfant est si petit... Il faut si peu de place pour le cacher...

Et, sur la terrasse, Gaston essuie ses yeux, son front, où ruisselle la sueur.

Enfin, terrifiée, la nourrice crie:

— A moi! madame, à moi... je ne vois plus Georget!

Certes, Blanche n'a aucune crainte. D'où viendrait cette crainte? Et pourtant, elle se sent, au cœur, une angoisse terrible. Elle ne sait pas ce qui vient de se passer. Elle n'a rien vu. Elle n'a rien entendu. Alors, quel instinct maternel lui jette aux lèvres le cri lamentable:

— Au secours! on m'a volé mon enfant!

Et la pauvre femme, qui tout à l'heure encore était si faible qu'elle avait à grand-peine gagné la terrasse, la voilà qui s'élance, qui, avec une force irrésistible, fait reculer Gaston dont les mains la retiennent.

Et elle est auprès de la nourrice en un instant.

— Malheureuse, qu'avez-vous fait de mon enfant?

Françoise tremble de tous ses membres. Elle sanglote.

— Mais, madame, il est ici... Il jouait à se cacher... mon Dieu!!!

En une minute, tous les gens du Palais se rassemblent, parcourent le jardin, criant, fouillant. La nuit est venue, on allume des lanternes.

Georget reste introuvable.

De l'autre côté du mur, c'est la route qui borde le lac... Mais comment eût-il pu sortir? La grille est fermée... Et puis, un bébé de deux ans...

Non, non, le crime est visible.

— On m'a volé mon enfant! On m'a volé mon enfant!

Partout, autour du Palais, c'est une course d'affolement. On s'interroge. On interroge quelques passants...

Derrière la charmille où Georget s'était caché, il y a des pas récents, fortement appuyés, des pieds d'homme... on voit, visibles sur le terrain meuble, les traces des clous des bottes...

Le ravisseur était là... Il s'est servi de ces branches... D'un bond il a gagné le haut du mur et d'un autre bond la route qui borde le lac... Une fois là, il a pris la fuite...

Sur le lac, en face, un pêcheur, calme, indifférent, range ses lignes dans sa barque qui vient d'accoster.